

TRAVAUX DU CENTRE DE RECHERCHES SÉMIOLOGIQUES

Essai de pratique sémiotique

par Pierre Fiala, Neuchâtel-Paris
et Charles Ridoux, Paris

No 17 — Juin 1973

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

Centre de recherches sémiologiques
Avenue du Premier-Mars 26
2000 Neuchâtel (Suisse)

ESSAI DE PRATIQUE SÉMIOTIQUE

par Pierre FIALA, Neuchâtel/Paris et
Charles RIDOUX, Paris

<u>Table des matières</u>	<u>page</u>
0. INTRODUCTION	1
I. CRITIQUE DE LA THÉORIE SAUSSURIENNE DU SIGNE DANS LA SEMANALYSE DE J. KRISTEVA	5
1. Quelques remarques sur la sémiologie kris- tévienne	5
2. La critique du signe saussurien	10
II. LE TRACT DU DOCTEUR CARPENTIER. ESSAI DE PRATIQUE SÉMIOTIQUE	17
1. Le tract et l'affaire Carpentier	17
2. Les performatifs en situation	21
3. La crise de l'ordre moral, l'affaire et le tract Carpentier	36
4. Notes sur la méthode	44
ANNEXES	50
BIBLIOGRAPHIE	61

INTRODUCTION

Ce cahier est le résultat d'une expérience. En le réalisant nous avons trois objectifs:

En premier lieu, il s'agissait de tirer concrètement les conséquences de ce que le cahier 13 avait commencé de démontrer. A savoir que l'absence, dans la linguistique structurale notamment, d'une théorie de l'énonciation fondée sur le sujet et son insertion dans une situation historique, rend caduque l'élaboration d'une théorie du discours -du discours argumentatif par exemple- fondée sur une analyse linguistique des textes. Nous voulions donc renoncer à la pratique d'analyse qui consiste à partir d'un texte, présumé argumentatif, pour y rechercher, phrase après phrase, les traces linguistiques d'une structure logique qu'on tente de formaliser, ou du moins de formuler en termes axiomatiques, le tout devant se compléter a posteriori par une description du sujet producteur du texte. Théorie formelle de l'énoncé d'un côté, théorie psychologique de l'énonciation de l'autre: ces deux pôles demeurent irrémédiablement coupés l'un de l'autre. Pourquoi et comment les phrases s'enchaînent entre elles pour produire un discours et des effets multiples? il est impossible dans cette perspective de l'expliquer et l'on est toujours ramené soit à se contenter d'un modèle logique et statique du texte, soit à construire une sorte de psychologie du texte dont on ne sait pas très bien ce qu'elle décrit réellement.

Aussi, et c'est notre deuxième objectif, nous avons été conduits à prendre en considération des théories que nos recherches sur l'argumentation ont peu ou pas utilisées jusqu'à maintenant et qui remettent en cause tant la linguistique structurale, comme science des significations

que la logique formelle comme modèle théorique. Nous pensons qu' aucune théorie du discours ne peut actuellement faire abstraction de ces recherches et donc qu'une étude approfondie et critique des diverses théories sémiologiques, celles des soviétiques, celle de Eco, de Kristeva notamment, devrait nous fournir des instruments plus appropriés à notre objet. En ce sens le chapitre que nous consacrons à J. Kristeva nous permet d'envisager la critique du signe saussurien sous un angle qui n'est pas strictement linguistique: la sémiologie kristévienne, en brisant les cadres de la linguistique saussurienne, rend possible une démarche d'analyse qui serait une réelle alternative.

Cette démarche -c'est notre troisième objectif- ne se veut pas une mise en pratique d'une théorie: nous ne cherchons pas à tester la valeur d'une théorie sémiologique que nous aurions préalablement exposée. Mais plutôt, à partir du concept kristévien de pratique transformatrice, nous avons tenté une pratique d'analyse textuelle sur un texte réel, actuel, dont la seule valeur -et elle est grande- est d'être lié étroitement à un moment historique et à une lutte idéologique qui n'est pas sans importance.

En effet, la sémiologie ne saurait être pour nous seulement une nouvelle forme de Connaissance Scientifique, où des concepts théoriques devraient s'articuler harmonieusement dans les termes d'un jargon technicisé à outrance. Elle doit permettre à travers une pratique textuelle, elle-même intégrée à une pratique globale, d'enrichir la théorie par une critique permanente de ses propres concepts, en la dégageant à chaque instant de ses tentations positivistes.

En ce sens l'analyse du tract de Carpentier, tract qui dans la conjoncture actuelle ne laisse personne indifférent, dans un sens ou dans un autre, n'est ni la simple application d'une théorie sémiologique, ni une simple analyse de texte. Elle représente pour nous, bien que nous ne nous fassions aucune illusion sur le pouvoir récupérateur ou

répressif du cadre institutionnel où elle est faite, une tentative de liaison entre la théorie et la pratique des discours.

Nous n'essayons donc pas -et en ce sens cette étude constitue bien une expérience- d'articuler entre elles les notions que nous empruntons à diverses théories linguistiques (personne, performatif, thématization, etc...); au contraire nous cherchons à chaque fois à les intégrer, par une sorte de décentrement, dans un cadre qui refuse les limites tracées à l'étude du langage par les dichotomies saussuriennes ou post-saussuriennes: langue/parole, synchronie/diachronie, compétence/performance, énoncé/énonciation. C'est à cette condition seulement qu'on devrait pouvoir abandonner l'idée que le langage est constitué d'un code formel qui passerait de la puissance à l'acte par le phénomène mystérieux de l'énonciation.

Au début n'est pas la structure de l'énoncé, statique, vide, mais une situation d'énonciation, dynamique, pleine de déterminations multiples, que la linguistique de l'énoncé est incapable de formuler autrement qu'en termes d'ambiguïtés -à- "désambigüiser"; cette situation d'énonciation, nous tentons dans notre étude de l'affaire Carpentier de la faire resurgir à tout instant comme seul fondement réel d'une théorie du discours.

Dernier point à souligner: notre tentative d'échapper à une théorie saussurienne par ce que nous appelons un décentrement, c'est-à-dire par un appel à des notions linguistiques que l'on sort de leur cadre conceptuel pour les confronter à des situations réelles, extra-linguistiques, met en cause la démarche de sciences comme la linguistique. Esquissée dans le canier 13, à propos d'une branche du structuralisme saussurien la critique des théories linguistiques doit se poursuivre parallèlement à cette présente étude, et tendre à une critique globale de la démarche structuraliste dans les sciences humaines.

La critique de la sémiologie de Roland Barthes

(cf. le cahier de M. Hirsbrunner) nous paraît aller dans ce sens, et l'on peut envisager également d'étudier de ce point de vue les applications de la sémantique générative à des analyses de textes.

I. CRITIQUE DE LA THÉORIE SAUSSURIENNE DU SIGNE DANS LA SÉMANALYSE DE JULIA KRISTEVA

Notre intention n'est pas de présenter une étude détaillée et exhaustive de la sémiologie kristéviennne, mais de marquer d'une part la cohérence de sa recherche et de relever d'autre part son originalité par rapport à d'autres écoles sémiologiques, notamment en ce qui concerne sa critique de la théorie saussurienne du signe. Nous n'assumons pas toutes les positions théoriques de Julia Kristeva; il se peut même que, au travers de notre propre pratique d'analyse textuelle (cf. l'étude du tract Carpentier), nous soyons amenés à critiquer la sémanalyse kristéviennne, voire à remettre en cause certains de ses fondements théoriques. Il n'empêche que -c'est du moins ainsi que nous le comprenons- nous nous situons dans une problématique commune, nous rejetons comme elle les présupposés idéalistes de la linguistique saussurienne ainsi que les perspectives d'une sémiologie positiviste et techniciste, nous cherchons comme elle à fonder la pratique de l'analyse textuelle sur le sujet et l'histoire, dans la double perspective de la psychanalyse freudienne et du matérialisme historique et dialectique.

1. Quelques remarques sur la sémiologie kristéviennne

Nous voudrions tout d'abord souligner, derrière l'apparente dispersion et la richesse des sujets abordés par Julia Kristeva, la cohérence de sa recherche qui développe ses ramifications dans plusieurs directions: théorie générale de la sémiologie, réflexions sur la science et l'idéologie, éléments pour la construction d'une logique dialectique, études sur le langage poétique. Cette recherche est axée sur

une refonte de la théorie de la connaissance dans une perspective matérialiste, qui s'effectue à trois niveaux d'analyse en corrélation dialectique. (Houdebine, 1971):

- a) au niveau théorique: la constitution d'une gnoséologie matérialiste
- b) la sémiotique: lieu d'assignation privilégié dans lequel s'effectue le procès de refonte
- c) le langage poétique: le point d'insistance de la refonte, celle-ci étant liée à des textes de rupture (Lautréamont, Mallarmé, l'avant-garde actuelle).

Ce projet global s'articule sur les interventions théoriques d'Althusser, qui a tenté de déterminer la spécificité des concepts constitutifs de la dialectique matérialiste, de Derrida, qui effectue une déconstruction de la problématique du signe, de Lacan, qui réactive la problématique inaugurée par Freud en décentrant le sujet par rapport à son propre discours et en concevant l'inconscient structuré comme un langage.

Il est possible que le développement de sa recherche amène Julia Kristeva à se distancer de telle ou telle de ces interventions théoriques ou à s'appuyer sur de nouvelles. Pour notre part, nous garderons toutes nos réserves quant à ces trois interventions, soit qu'elles ne nous semblent pas satisfaisantes (Althusser), soit que nous ne les ayons pas encore étudiées avec assez d'attention, pour être en mesure de porter une appréciation critique en connaissance de cause (Derrida, Lacan). Nous estimons cependant que cela ne doit pas nous empêcher, dans la perspective d'une recherche sémiologique, de prendre largement en considération la sémiologie kristévienne, quitte à prendre par la suite nos distances par rapport à certaines des interventions sur lesquelles elle se fonde.

Concernant l'articulation des trois niveaux d'analyse à travers lesquels s'effectue le projet de refonte de Julia Kristeva, il nous faut soulever la question du langage

poétique et des textes qui le constituent comme point d'insistance de cette refonte. Deux questions se posent à nous : pourquoi et en quoi est-ce précisément le langage poétique, et non d'autres textes, qui constitue ce point d'insistance ? Qu'est-ce qui, pour Julia Kristeva, détermine un texte en tant que "texte de rupture", autrement dit, quel est le statut de cette rupture et par rapport à quoi est-elle une rupture ?

Répondre à cela impliquerait une critique détaillée des positions de Julia Kristeva (qui, sur ce point, se réfère à Ph. Sollers) sur l'histoire et nécessiterait la mise en place d'une typologie historique des textes dans leur liaison avec diverses formations historiques. Jusqu'à présent, Julia Kristeva elle-même n'a pas entrepris une telle étude. Nous pouvons cependant apporter quelques éléments qui, à des titres divers, permettent une première approche de la question.

Par rapport au discours de la communication (discours scientifique, littérature représentative, etc.) le langage poétique constitue, selon Julia Kristeva, un dehors de la société occidentale fondée sur l'échange et sur une économie de marché. Nous admettons volontiers cette affirmation ; il faudrait préciser, cependant, en quoi il constitue un dehors privilegié par rapport à d'autres discours qui nous semblent tout autant "subversifs" (discours que Julia Kristeva classe dans la pratique sémiotique transformative, par exemple, tels que la magie, le yoga, la psychanalyse, le discours révolutionnaire...). Par ailleurs, et cela nous amène à notre seconde question, Julia Kristeva construit le concept de langage poétique à partir de la référence à un certain nombre de textes dont le choix peut paraître arbitraire. Pour comprendre les raisons de ce choix, il faut, nous semble-t-il, insérer la recherche de Julia Kristeva dans le milieu où elle s'est développée : le milieu Tel Quel, avec ses mérites (poser le problème d'une science du texte,

de l'écriture comme pratique), mais aussi ses défauts (élitisme, pratiques stalinienne). C'est ainsi, par exemple, que le politique n'intervient par rapport au textuel que comme champ extérieur (cf. à ce sujet la critique de Tel Quel dans Scripture Rouge No 1), le chercheur travaillant dans un domaine (textuel), puis dans l'autre (politique) sans qu'il y ait liaison organique entre les deux démarches. L'élitisme se marque par la référence à des "grandes personnalités théoriques" (Derrida/Lacan/Barthes, Althusser/Foucault) qui forment une toile de fond apparemment cohérente, alors que leurs interventions théoriques sont contradictoires. De même, la référence aux grands précurseurs de la pratique textuelle (Artaud, Bataille) fait abstraction et de leurs divergences et de leurs manques. Julia Kristeva situe vers la fin du 19e siècle une "coupure épistémologique" avec Marx/Nietzsche/Freud, Lautréamont/Mallarmé, un moment de rupture dans le logocentrisme de la société capitaliste en fonction duquel les textes constitutifs du langage poétique se répartissent en une dichotomie avant/après. La rupture est ainsi figée, établie une fois pour toutes, au lieu d'être dynamisée dans un processus permanent. Julia Kristeva n'explique pas non plus les raisons historiques de cette rupture: elle ne fait pas explicitement de lien entre le dehors que forment les textes de rupture par rapport au discours logocentriste et le dehors que constitue le prolétariat à travers le développement de sa lutte contre la bourgeoisie. A plus forte raison, elle ne fait pas mention du rapport nouveau qui se tisse à l'échelle internationale entre l'affirmation de cultures étrangères aux normes de la culture occidentale et la lutte des peuples du "tiers monde" contre l'impérialisme et le néo-colonialisme (par exemple, la lutte des révolutionnaires indochinois. (cf. Scripture Rouge No 2) .

Nous pensons qu'une sémiologie préservée de ces déformations conduira à une autre typologie des textes et pourra mener plus hardiment la lutte contre les ten-

dances à l'élitisme innérentes à une telle recherche. Elle sera notamment en mesure d'avoir une vision beaucoup plus large des textes de rupture et une conception dynamique d'une coupure permanente et différenciée (i.e. pas seulement par le langage poétique) à effectuer au travers de la surface logocentriste.

Pour en finir avec ce rapide survol de la sémiologie kristévienne dans sa cohérence globale, il nous reste à marquer deux points qui nous semblent fondamentaux dans sa démarche.

Julia Kristeva va à l'encontre des recherches qui se confinent à une étude des systèmes signifiants sous l'aspect de la communication pour mettre l'accent sur le procès de production de la signification. C'est une position qui relève du groupe "Tel Quel" dans son ensemble et qui est explicitée dans un article de Jean-Joseph Goux (1968) où il dresse une comparaison entre l'occultation du travail par l'hégémonie de la valeur d'échange sur la valeur d'usage dans une économie de marché et l'occultation du travail de l'écriture par l'hégémonie du sens dans le logocentrisme propre à la société occidentale ("Le logocentrisme apparaît lorsque la valeur d'usage des signes est occultée par la considération exclusive de leur valeur d'échange" Goux, 1968). Goux constate, sans l'expliquer vraiment, cette homologie entre la sphère du travail et la sphère de l'écriture, dont il avoue qu'elle est "pour le moment difficile à sonder à sa juste profondeur". Adoptons-la à notre tour comme un postulat qui permet de comprendre la démarche de Julia Kristeva, mais qui n'est pas sans poser des problèmes. Retenons le déplacement essentiel qu'effectue Julia Kristeva par rapport à d'autres écoles sémiologiques en se situant résolument sur le terrain de la production de la signification.

Ce déplacement implique pour Julia Kristeva d'opposer à la logique aristotélicienne du vrai/faux comme modèle du langage purement communicatif, une autre logique, dialectique, qui transgresse en même temps qu'elle l'implique

la logique aristotélicienne. Une telle logique dialectique où la négation -au sens hégélien- tiendrait une grande place, reste à construire et à formaliser.¹⁾

2. La critique du signe saussurien

Ayant montré les grandes orientations de la sémiologie kristéviennne, nous pouvons aborder quelques problèmes soulevés par la critique de la théorie saussurienne du signe. Le signe est lié à la représentation et à la communication. Pour Peirce, "le signe, ou representamen, est ce qui remplace pour quelqu'un quelque chose dans un certain aspect ou position" (Kristeva, 1969). La théorie saussurienne découvre le signe comme exigé par le contrat social (tout en mettant l'accent sur la conscience individuelle qui précède et détermine le contrat social). Nous pouvons admettre cette étroite parenté entre le signe et la communication et voir quelles en sont les implications.

Pour Julia Kristeva, la communication sociale signifie l'occultation de la production, la prédominance de la valeur d'échange sur la valeur d'usage. "La communication sociale oblitérant la production et l'espace, leur substitue un produit de type secondaire et conciliateur; ce produit est le signe (le sens) qui prend la forme d'une valeur (le ticket, le chèque, et, dans la même série, l'argent, la Mode), ou d'une rhétorique (l'"expression" psychologique, la "littérature", l'"art")". (Kristeva, 1969). Julia Kristeva explicite par ailleurs l'homologie structurale entre le discours sur le signe et le discours sur l'argent: "La réflexion critique de Marx sur le système d'échange fait penser à la critique contemporaine du signe et de la circulation du sens: le discours critique sur le signe d'ailleurs ne man-

1) C'est à cette logique dialectique que Kristeva consacre ses recherches les plus récentes. cf. "Objet, complément, dialectique", Critique No 285, "Matière, sens, dialectique", Tel Quel No 44, "Le sujet en procès", Tel Quel No 52, No 53.

que pas de se reconnaître dans le discours critique sur l'argent". (Kristeva, 1969).

La tâche de la sémiologie est de traverser cette matrice du signe pour pénétrer jusqu'à la sphère où, avant le sens, s'élabore la production de sens. A la science linguistique fondée sur la théorie saussurienne du signe, la sémiologie va opposer un autre point de vue: "Au moment où notre culture se saisit dans ce qui la constitue -le mot, le concept, la parole- elle essaie aussi de dépasser ces fondements pour adopter un point de vue autre, situé en dehors de son système propre" (Kristeva, 1969).

Julia Kristeva fait remonter cette "coupure épistémologique" au XIXe siècle déjà, autour de Marx, Nietzsche, Freud et certains textes poétiques (Lautréamont, Mallarmé). Ainsi à propos de Marx: "La pensée de Marx échappe à ce pré-supposé occidental qui consiste à réduire toute praxis (gestualité) à une représentation (vision, audition): elle étudie comme productivité (travail + permutation de produits) un processus qui se donne pour de la communication (le système de l'échange)" (Kristeva, 1969). Remarquons cependant que Julia Kristeva

ne dit pas pourquoi Marx est amené à se situer en dehors du système, ce que, pour notre part, nous attribuerions au fait qu'il se situe du point de vue du prolétariat, qui, lui, constitue effectivement un déhors, un négatif subversif, dans la société occidentale.

Nous avons vu comment le signe s'inscrit dans le circuit communicatif; il nous faut maintenant considérer les rapports du signe dans le temps et dans l'espace. Pour la théorie saussurienne "le signifiant, étant de nature auditive, se déroule dans le temps seul et a les caractéristiques qu'il emprunte au temps: a) il représente une étendue, et b) cette étendue est mesurable dans une seule dimension: c'est la ligne" (Saussure, 1916). Selon Julia Kristeva, il y a une double réduction opérée sur le signe. Tout d'abord, une déspatialisation: le geste qui constitue le signe "ré-

duit le volume à une surface, la pratique à une chaîne sonore, et substitue à la dimension occultée une intentionalité: le sens" (K. 1969). Par ailleurs, l'espace de la pratique est réduit au temps de la parole: "Le signe fait partie du monde du dire, de l'énoncer, du raconter" (K. 1969). Ce qui résulte de cette réduction, c'est l'occultation de la pratique, de son caractère transformationnel, de sa pluridimensionnalité. Cela nous mène à étudier le champ de validité dans lequel le signe est opératoire.

"Le signe est parfaitement opérant dans l'étude de la communication auditive de laquelle il est tiré et dans laquelle il triomphe avec la linguistique moderne de la parole. Il n'a pourtant pas de prise sur ce qui fait basculer la parole sauf en réduisant la pluridimensionnalité aux normes de la linéarité" (K. 1969). C'est la conclusion logique qu'il faut tirer de l'analyse faite plus haut des relations entre le signe et la communication d'une part, de la réduction spatiale et temporelle d'autre part. Néanmoins, on pourrait se demander si Julia Kristeva n'admet pas trop facilement les thèses de la linguistique moderne de la parole, si, en somme, elle ne les prend pas comme un donné, un acquis qui irait de soi. N'y a-t-il pas la possibilité d'une remise en cause de la linguistique de la parole elle-même, ne peut-on pas étendre au domaine de la parole ce que l'auteur attribue à l'écriture (ou à d'autres pratiques non verbales), à savoir dépasser le cadre réducteur de la communication?

Sans, pour le moment, vouloir résoudre ce problème, remarquons qu'il existe pour Julia Kristeva plusieurs types de pratiques sémiotiques, parmi lesquelles une ou plusieurs relèvent du signe et qu'une des tâches de la sémiologie consiste à "cerner, d'une façon précise, la sphère (assez limitée) des actes signifiants à laquelle la notion de signe peut s'appliquer, sans essayer de faire entrer toutes les pratiques sémiotiques dans le moule de la problématique du signe" (K. 1969). Avant d'aller plus loin dans cette ty-

pologie, arrêtons-nous un peu sur les pratiques qui peuvent se rattacher au signe.

Julia Kristeva définit trois étapes dans l'histoire du discours occidental à partir de la démarche symbolique qui consiste pour elle à instaurer la notion de signe comme différente de la pratique (S=P), ce qui revient à établir une dichotomie signe/non-signe (qui recoupe la traditionnelle division métaphysique esprit/matière). Cette démarche symbolique est applicable aux normes de la société occidentale (discours scientifique, littérature représentative, langage de la communication courante, etc.). Par rapport à cette coupure et pratique, on peut distinguer trois stades :

- les sociétés archaïques, caractérisées par le syncrétisme (i.e. pas de dichotomie entre signe et pratique)
- les sociétés post-sincrétiques, caractérisées par la démarche symbolique
- au sein des sociétés post-sincrétiques, une subversion de la démarche symbolique, manifeste depuis la "coupure épistémologique" des XIXe-XXe siècles.

Les normes symboliques de la société occidentale, qui s'appliquent par exemple dans le discours scientifique ou la littérature représentative, interfèrent avec des pratiques sémiotiques qui s'inscrivent en dehors de et/ou contre ces normes, comme le discours révolutionnaire, la poésie, etc. (ce que Toporov désigne comme "approches hypersémiotiques du monde"). Ce qui fait que la symbolisation des pratiques sémiotiques des sociétés post-sincrétiques aboutit à une double réduction :

- en ce qui concerne les systèmes symboliques "normatifs", il y a occultation des dimensions non-symboliques (i.e. de la pratique)
- en ce qui concerne les pratiques sémiotiques non normatives, il y a une rétroaction qui les réduit à une norme et à un symbolisme.

Ce jeu peut être brisé lorsque les pratiques sémiotiques non

normatives sont consciemment exercées comme telles et détruisent le postulat S=P. Ce jeu conscient des ensembles sémiotiques comme pratiques se manifeste dans des textes "névralgiques" vers l'étude desquels s'orientent les sémioticiens soviétiques: "Ségal et Tsivian examinent la sémantique de la poésie anglaise du non-sens. De son côté, Toporov étudie la sémiotique des prédictions chez Suétone pour découvrir que l'histoire (un des discours le plus proche du symbolisme) a aussi un statut secondaire, modifiant. Une analyse pertinente de ce genre est faite par Zeglin à propos des Felskonstruktionen (en russe, "ikonnye gorki") dans la peinture ancienne: l'auteur étudie les unités spatiales et temporelles de la peinture en dehors de la représentation symbolique. Abordant une pratique sémiotique simple, la cartomancie, Lekomsteva et Ouspenski retrouvent dans chaque unité (= chaque carte) non pas un sujet ou un sens, mais un élément qui ne devient intelligible que dans un contexte, donc, une sorte d'hieroglyphe que l'on ne lit qu'en relation avec les autres" (K. 1969, 48-49).

Nous avons à plusieurs reprises employé la notion de pratique. Il est nécessaire de préciser dans quel sens Julia Kristeva emploie cette notion. Nous avons déjà vu que la pratique s'oppose au signe en tant que relevant de la linguistique de la parole et de la sphère de la communication. La pratique est donc trans-symbolique, elle se situe sur le terrain du faire et non du dire, de la productivité et non de la communication. Julia Kristeva se réfère explicitement à la définition de la pratique donnée par Althusser: "Par pratique en général, nous entendrons tout processus de transformation d'une matière première donnée déterminée, en un produit déterminé, transformation effectuée par un travail humain déterminé, utilisant des moyens (de "production") déterminés" (Althusser, 1965).

Julia Kristeva se situe dans la même ligne que les sémioticiens soviétiques en envisageant la pratique "comme un système signifiant "structuré comme un langage", ce qui implique que "toute pratique peut être scientifiquement étudiée en tant que modèle secondaire par rapport à la langue naturelle, modelée sur cette langue et la modelant" (K. 69). Au terme de "systèmes modelants secondaires" utilisé par les sémioticiens soviétiques, elle préfère cependant le terme de pratique: "Nous préférons à la notion de "système" celle de pratique comme: 1) applicable à des complexes sémiotiques non-systématiques; 2) indiquant l'insertion des complexes sémiotiques dans l'activité sociale en tant que processus de transformation" (K. 1969).

Julia Kristeva établit une typologie des pratiques sémiotiques en les considérant dans leur rapport au signe. Elle distingue trois types de pratiques sémiotiques:

- a) une pratique sémiotique systématique et monologique, fondée sur le signe. "Elle est conservatrice, limitée, ses éléments sont orientés vers les denotata, elle est logique, explicative, inchangeable et ne vise pas à modifier l'autre (le destinataire)". C'est cette pratique qui se manifeste dans le discours scientifique, le discours représentatif, la littérature.
- b) une pratique sémiotique transformative: "Les "signes" se dégagent de leur denotata et s'orientent vers l'autre qu'ils modifient". C'est la pratique de la magie, du yoga, du politicien en temps de révolution, du psychanalyste.
- c) une pratique sémiotique paragrammatique ou dialogique: "Le signe est éliminé par la séquence paragrammatique corrélatrice qu'on pourrait représenter comme un tétralemme:
 - chaque signe a un denotatum
 - chaque signe n'a pas de denotatum
 - chaque signe a et n'a pas de denotatum
 - il n'est pas vrai que chaque signe a et n'a pas de denotatum".

C'est une telle pratique que l'on trouve dans les textes de Dante, Sade, Lautréamont, etc.

Partant de cette typologie des pratiques signifiantes; Julia Kristeva axe son étude sur le langage poétique et le paragrammatisme, sur les recherches autour de la logique dialectique. En dehors de la pratique systématique qui est modelée selon la matrice du signe, elle laisse de côté tout le champ des textes qui relèvent de la pratique transformative. Nous pensons que l'étude de tels textes peut présenter un intérêt non seulement en raison des enrichissements qu'ils peuvent apporter à la pratique d'analyse textuelle, mais aussi en raison du lien direct qu'ils permettent d'établir entre cette pratique d'analyste et une pratique globale. Par ailleurs, l'étude de ces textes qui semblent avoir un statut transitoire entre la pratique systématique et le paragrammatisme aidera peut-être à préciser la typologie kristéviennne des pratiques signifiantes, voire à la remettre en cause. Il nous semble en tout cas qu'un tel dépassement ne saurait s'effectuer à partir de la seule discussion des fondements théoriques avancés par l'auteur, mais doit s'ancrer solidement dans une pratique concrète d'analyse textuelle. C'est une des raisons qui nous ont amenés à entreprendre le présent travail sur le tract du docteur Carpentier.

II. LE TRACT DU DOCTEUR CARPENTIER: ESSAI DE PRATIQUE SEMIOTIQUE

1. Le tract et l'affaire Carpentier

Nous avons donc choisi de prendre comme exemple d'analyse textuelle dans le cadre de la pratique sémiotique transformative le tract du docteur Carpentier "Apprenons à faire l'amour". Pourquoi ce texte de Carpentier? Parce que, à notre avis, c'est un exemple de texte engagé, qu'on ne peut pas analyser indépendamment d'une situation concrète. Parce que c'est un texte qu'on ne peut pas désamorcer en le réduisant à une analyse purement linguistique qui se révélerait vite sans intérêt ou en le renvoyant à une situation concrète qui ne nous dérangerait plus, parce qu'il y aurait entre cette situation et la nôtre une "distance" historique. Or là, rien de tel. Pas de distance. Pas de place pour une analyse avec des gants et des pincettes: lecteur, analyste, auditeur ou lecteur de l'analyse, tous nous sommes pris dans le coup. "Nous sommes tous concernés" dit le docteur Carpentier. N'est-ce pas là précisément une des caractéristiques des textes qui relèvent d'une pratique sémiotique transformative que d'être irréductibles à tout métadiscours objectif, académique, et de n'être compréhensibles qu'à ceux qui ne cherchent pas à éviter ou amortir la gifle, mais qui acceptent d'être eux aussi pris à partie. Ainsi, pour nous, la sémiologie n'a pas à châtrer les textes qu'elle étudie, mais doit les prendre tels qu'ils sont inscrits dans le tissu vivant d'une situation historique concrète et en tenant compte du fait que le sémioticien lui aussi a ses propres réactions en face des

textes qu'il analyse.

Il y a donc au départ le tract du docteur Carpentier ou plus exactement un tract rédigé par un comité d'action pour la libération de la sexualité, et distribué à la porte d'un lycée de Corbeil, dans la banlieue parisienne. Le texte n'existe pas en-dehors de la situation qui l'a produit et qu'il va profondément modifier:

"Mai 1971. Un lycéen et une lycéenne de Corbeil s'embrassent dans la cour, ils sont sanctionnés. Un groupe de lycéens réagit. Avec le docteur Carpentier, ils distribuent un tract devant le lycée. Echo fantastique." (Tiré d'un tract intitulé "Il n'y a pas d'affaire Carpentier"...))

Des parents s'émouvent, les autorités sont saisies, les réactions, diverses, se multiplient; prises de position, discours, articles de journaux, reportages et interviews, réunions, meetings. Les textes et les actions entreprises dans tous les sens sont innombrables.

Devant cette situation complexe, une étude du tract ne peut plus se réduire à une "analyse" de texte, comme seraient tentés de la faire le philologue, le linguiste ou le littérateur avertis (pour peu qu'ils puissent être intéressés par une telle étude). Recherche des sources, mise au jour d'une structure grammaticale ou rhétorique, dégagement des thèmes, toutes ces démarches conduisent à faire du texte une entité abstraite, refermée sur elle-même, sortie de ses véritables conditions de production. De fait, la tradition universitaire préfère rejeter, en faisant appel à des normes esthétiques, institutionnelles, voire morales, un objet qu'elle est en fait incapable d'appréhender.

Pour le sociologue, à notre sens, il s'agit au contraire de saisir ce texte en tant qu'histoire, comme produit d'une situation historique, mais produit transformateur de cette situation, dans la mesure où il provoque d'autres textes et suscite des réactions extra-textuelles dans la société où il est apparu.

En ce qui concerne les textes seconds, produits "en réponse" au tract Carpentier, nous pouvons en distinguer deux sortes: les uns expriment simplement des prises de position, positives ou négatives à l'égard du docteur Carpentier.

"Ce manifeste n'a rien à voir avec l'éducation sexuelle. Il ne s'agit que de perversion et d'incitation à la débauche. Officier de coloniale, je puis vous assurer que mes soldats étaient plus respectueux de la simple décence".

"Il s'agit là, de toute évidence, d'une boutade de sale de garde, d'une élucubration du type 'Nuit de l'internat' dont s'est rendu responsable mon excellent confrère."

"Le seul 'crime' de ce pamphlet, qui se reconnaît lui-même schématique et partiel, est en fait de parler de la sexualité en termes non culpabilisants, c'est-à-dire en termes de désir et de plaisirs naturels -et non en termes moraux (qui viennent en fait de la culture de notre classe dominante), c'est-à-dire en termes de procréation dans le seul cadre des unions dûment reconnues par la loi."

"Je suis un ouvrier, je me crois révolutionnaire et j'essaie de le prouver. ... Je suis d'accord avec la première partie du tract. Là où ça commence à ne pas aller, c'est quand Carpentier conseille aux jeunes lycéens et lycéennes (au fait, il ne précise pas, ce peut être à partir de l'école primaire!) la masturbation pour combler le vide d'une heure de classe, d'une soirée ennuyeuse; ainsi c'est tout ce que ce docteur trouve à conseiller aux jeunes qui s'ennuient! Bien sûr, pendant qu'ils seront ainsi occupés, ils ne penseront pas à changer la société, mais là où est la plus grande tricherie, je dirais même l'aliénation, c'est dans le fait que Carpentier ne parle jamais d'amour, et ainsi détache la sexualité de toute affectivité, de toute simple amitié..."

(Extraits de lettres de lecteurs, Le Monde 25-26 fév. 1973).